Zeitschrift: Revue Militaire Suisse

Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse

Band: 17 (1872)

Heft: 3

Artikel: Mode d'attaque de l'infanterie prussienne dans la campagne de 1870-71

Autor: Wurtemberg, Guillaume de

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-333030

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 01.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

REVUE MILITAIRE SUISSE

No 3. Lausanne, le 7 Février 1872. XVIIe Année.

SOMMAIRE. — Mode d'attaque de l'infanterie prussienne dans la campagne de 1870-1871, par le duc Guillaume de Wurtemberg. — Bibliographie. *Les journaux militaires français.* — Nouvelles et chronique.

MODE D'ATTAQUE DE L'INFANTERIE PRUSSIENNE DANS LA CAMPAGNE DE 1870-71.

Par le duc Guillaume de Wurtemberg (1).

Dès les premières nouvelles de victoire qui nous arrivèrent au mois d'août de l'autre côté du Rhin, le télégraphe nous annonçait « que les Bavarois avaient pris Wissembourg à la baïonnette, et que les Prussiens avaient enlevé le Geisberg du premier élan. »

Deux jours après, Wœrth, Elsasshausen et Frœschweiler étaient emportés d'assaut, et les hauteurs presque inaccessibles de Spicheren, près de Saarbruck, enlevées au pas de charge. Lorsqu'enfin parvint la nouvelle de la prise à jamais glorieuse, mais sanglante, du village de St-Privat par la garde prussienne, où la bataille près de Metz (appelée officiellement aujourd'hui bataille de Gravelotte) se décida en notre faveur, il ne fut plus permis de douter que la vieille tactique offensive, même avec les canons se chargeant par la culasse ne fût le seul mode d'attaque fécond en résultats assurant la victoire (et tous les nôtres ainsi que l'armée russe s'en réjouissent), et que la vieille attaque en masse, que l'on croyait bannie par les nouveaux canons, ne fût remise triomphalement à sa place.

Au commencement aussi, on croyait devoir douter de l'exactitude des bulletins de victoires des Prussiens; les brillants résultats qu'obtint si rapidement l'armée prusso-allemande prouvaient cependant que l'on ne pouvait plus discuter les rapports des premiers télégrammes. Par des relations plus détaillées, il devint même évident que la tactique d'attaque à la baïonnette avait donné des résultats d'une incomparable importance.

Une des causes principales qui me décida à courir immédiatement, après la conclusion de l'armistice, sur le théâtre de la guerre, fut de fixer mes idées sur la manière d'attaquer de l'infanterie prusso-allemande, et je crois, dans le peu de temps de mon séjour, avoir réuni assez de précieux détails pour pouvoir publier un document aidant à la solution partielle de cette question.

Je me permets de faire part dans ce qui va suivre, de tout ce que j'ai appris et des conclusions que j'en ai tirées.

Avant de dépeindre l'offensive de l'infanterie prusso-allemande, je dois céder le pas à la défensive et je m'adresse d'abord à l'armée française.

Les français, dès le commencement de la campagne, par les fautes

(1) Cet intéressant mémoire, publié d'abord par le *Neue Militærzeitung* et reproduit par tous les journaux allemands, mérite aussi d'être connu de nos lecteurs.

stratégiques de leur commandement, ainsi que par les ingénieuses conceptions de de Moltke et leur merveilleuse réalisation par les chefs de l'armée prussienne, avaient été contraints à la défensive et amenés à un genre de combat peu conforme à leur nature, auquel ni les généraux ni les soldats n'avaient été, en temps de paix, suffisamment habitués et rompus.

La force de la défense repose principalement dans la justesse du tir. L'infanterie française était armée d'un fusil qui surpassait de beaucoup le fusil à aiguille prussien, en légéreté, en rapidité pour charger, en portée, par la tension de la trajectoire, en justesse et en force de pénétration. Le chassepot est incontestablement une des meilleures armes qui existent présentement. Les désavantages qu'il présente disparaissent rapidement en face de ses qualités.

Mais à quoi sert d'avoir la meilleure des armes entre les mains si l'on ne sait pas s'en servir? Le soldat français connaissait les propriétés précieuses de son arme; mais une étude superficielle, qui comprend bien l'effet sans se rendre compte des causes, le conduisit à un mauvais usage de cette arme remarquable, ce qui fut fatal au plus haut point à l'armée française.

Depuis le combat de Mentana, où pour la première fois le chassepot avait été mis à l'épreuve, la confiance dans la supériorité d'une arme qui tirait en une minute sept ou huit projectiles à une distance de deux mille pas s'était fortement établie dans l'armée française.

Couvrir de projectiles les divisions ennemies à une distance de plus de mille mètres, sans qu'elles pussent répondre, s'approcher des positions qu'elles occupent à une distance de tir efficace, était érigé en axiome par les tacticiens français et trouvait dans l'armée une approbation unanime.

Pour le tir à la plus grande distance, il faut viser au-dessus du dernier cran de la hausse, afin que la poussée de haut en bas de la crosse soit annulée.

Chacun sait combien l'art de viser est difficile. Mais on ne peut soutenir que le Français aime à se donner de la peine: l'insouciance et la routine, la vieille coutume que les anciens soldats avaient de faire feu sans que l'arme ait été placée à la hanche, mettaient à jour la mauvaise habitude de placer l'arme, la crosse en bas, dans la main gauche, sous une inclinaison de près de 45°, de pousser précipitamment avec la main droite cartouche sur cartouche dans la chambre, et, sans viser, de faire feu à peu près dans la direction de l'ennemi. On a trouvé pour cette manière de tirer le nom de « moulin à café. »

Bien qu'on ne put admettre que les désavantages d'un gaspillage aussi insensé de munitions dussent rester cachés, cette funeste habitude se conserva néanmoins pendant toute la campagne. Des preuves sans nombre confirment les récits des officiers et soldats prussiens, que les Français, surtout dans les derniers temps, ont tiré exclusivement de cette manière.

Placés derrière de hauts murs non crénelés, bien cachés dans des trous, derrière des retranchements, derrière des haies, ils lançaient leurs projectiles en quantité incroyable contre l'ennemi, vrais coups

de hasard qui battaient un rayon de 1,200 à 1,800 pas du point de départ ou de l'emplacement des abris, et couvraient de plomb toute une zône de terrain. Le nombre épouvantable de cartons que l'on peut trouver partout où ont tiré des détachements de tirailleurs français, la grande quantité de projectiles que l'on trouve à des distances de 1,200 à 1,800 pas de ces endroits, pendant que, plus près, ils se montrent bien plus rares; les traces des balles aux arbres et aux maisons, qui prouvent avec évidence la direction fortement tendue de la trajectoire, ne laissent aucun doute sur la manière de tirer des Français.

Ce tir exécuté commodément et en sûreté était désastreux pour les détachements qui tombaient au milieu d'une telle pluie de balles; mais il attirait aussi ses adversaires dans un rayon plus rapproché et moins exposé, d'où ils pouvaient, avec leurs armes, tirer des coups efficaces, et laissaient bientôt le tireur sans défense par suite de son incessant gaspillage de munitions.

Partant du principe vrai, que la défensive, même avec le meilleur choix et la fortification la plus ingénieuse des positions (et dans cet art les Français ont déployé une habileté de maître), doit rester sans résultat et être bientôt brisée quand elle ne s'allie pas à l'occasion avec l'offensive, les Français ne manquèrent jamais de faire des attaques offensives.

Mais là aussi se voyaient encore le caractère superficiel et le défaut de réflexion, qui sont évidemment le propre des nations latines.

Ils agissaient d'après l'exemple, l'ordre une fois donné et adopté, sans se demander pourquoi l'offensive qu'ils cherchaient restait constamment sans résultat.

L'offensive franche, directe, fut seule et exclusivement employée par la défense. Avec un courage hardi, une grande vivacité et un élan incomparable, leurs masses profondes se précipitaient des abris qui les couvraient contre l'ennemi, masquaient par leur sortie le feu de leurs propres tirailleurs, tombaient bientôt sous le feu à volonté ou de salve de leurs adversaires placés ou amenés en position et étaient forcés, avec des pertes énormes, de se retirer derrière leurs abris.

Les mouvements de flanc, l'offensive par saccades et par bonds de petits détachements, qui s'assemblent et se renforcent peu à peu sous la protection du feu parti d'un bon abri, pour tenter alors à une plus faible distance une attaque vigoureuse contre l'ennemi, toutes ces manœuvres ne furent que le plus rarement possible mises en jeu par les Français.

Si je me suis aussi longtemps appesanti sur ces deux points, c'est que j'y crois reconnaître les deux causes principales des désastres des Français. Les opérations stratégiques menées de main de maître, la supériorité incontestable de l'artillerie prussienne, les services extraordinaires rendus par les reconnaissances de cavalerie, n'auraient pas amené des résultats tels que cette campagne en présente, si l'infanterie française avait mieux combattu et avait été plus manœuvrière.

J'arrive maintenant à l'offensive prussienne. La formation régle-

mentaire pour une attaque offensive est la formation par demi-bataillons, de manière que dans chaque bataillon deux compagnies marchent avec les pelotons de tirailleurs et entretiennent seules le combat aussi longtemps que possible, pendant que les deux autres compagnies suivent comme réserve ou soutien.

Cette disposition de combat ne pouvait être maintenue en face du chassepot à longue portée, parce que la réserve, par suite du tir précédemment décrit des Français, souffrait plus que les troupes qui combattaient véritablement.

C'est en tout cas une preuve du courage de la troupe, aussi bien que de l'intelligence des chefs, que les pertes énormes que subirent les détachements dès leur premier engagement avec l'ennemi, ne causèrent pas de mouvement de retraite, mais amenèrent les compagnies de soutien à chercher un abri contre un feu meurtrier : la formation en demi-bataillons se transforma ainsi en ligne de colonnes.

L'instruction supérieure des tireurs prussiens, leur indépendance, unies à la direction habile et confiante des commandants de compagnie, produisirent dès le premier engagement de brillants résultats.

La prise d'assaut du Geisberg près de Wissembourg réussit par un emploi convenable des abris, que présentaient les pentes douces et en forme de terrasses du Geisberg couvert de champs non encore moissonnés, sans doute aussi grandement facilitée par la supériorité des forces d'attaque du flanc du 11e corps et l'utile préparation de l'artillerie.

L'attaque consista continuellement à rassembler en avant les détachements éparpillés dans la marche, derrière les plus petits abris que présentaient fréquemment les plis du sol et les angles morts, à gagner du terrain par bonds et saccades, dispersé en tirailleurs, puis de nouveau groupé ; l'attaque prit ensuite, lorsqu'on se rapprocha de tous côtés du sommet plus faiblement occupé, le caractère exclusif d'un assaut direct et général.

Ainsi fut l'attaque de Wœrth. Sans m'étendre sur les détails de ce combat, je dois seulement faire remarquer que Wœrth fut de plus un combat fatal, engagé sans l'ordre du général en chef par les commandants de corps. L'intention du prince royal paraît avoir été de n'attaquer que le 7.

La position de Mac-Mahon était loin d'être mauvaise, bien que la position voisine sur la rive gauche de Sulzbach entre Gersdorf et Gunstett doive être regardée comme plus forte.

Les vraies clefs de la position étaient Wœrth et le Nieder-Wald, qui s'étend d'Elsasshausen à la chaussée en face de Spachbach. L'accès de ces deux points était comparativement facile pour les détachements de tirailleurs prussiens, puisqu'en rase campagne ils n'étaient exposés au feu des Français que sur une faible étendue. Dès le premier moment de l'attaque, les chances les plus variées se présentèrent également aux deux partis, car l'assaillant, aussi bien que le défenseur, protégé par des abris, ne pouvait par cela même débusquer son ennemi. L'emploi plus intelligent des abris par l'infanterie prusso-allemande, ainsi que la supériorité de l'artillerie, décidèrent la question en faveur de l'assaillant.

Du reste, comme à Wissembourg, le combat dégénéra en mêlée générale, mais après seulement que la résistance de l'ennemi eût été complétement brisée.

L'action offensive, que la division Conseil Dumesnil tenta contre l'aile gauche des Prussiens (11e corps) près de Gunstett, était loin d'être habile. Nullement réclamée par la stratégie et la tactique locale, sa non-réussite fut pour beaucoup dans la défaite de l'armée de Mac-Mahon.

De la bataille de Gravelotte, je n'ai qu'un épisode à peindre, et c'est l'attaque de Saint-Privat. Il est d'un tel intérêt qu'il demande une courte description du champ de bataille.

Le champ de bataille du 18 août est une des plus fortes et des plus remarquables positions que l'on puisse imaginer. C'est un terrain labouré montant faiblement par quelques douces ondulations : l'une d'elles, derrière la position capitale, représente un entonnoir dont le bord oriental dépasse le bord occidental et donne naissance à une position qui est bornée à l'est par la chute brusque du plateau, derrière lequel il est possible de couvrir des réserves, sans qu'elles aient cependant les mouvements libres. A droite, c'est-à-dire devant Roncourt et St-Privat, le terrain est complétement libre et découvert. Devant Amanvillers, s'étend à près de deux kilomètres, le long de la position principale, le bois de la Cusse, qui est très clair-semé.

Devant toute la gauche se trouve une dépression qui finit par un ravin auquel conduit le chemin creux appelé le défilé de Gravelotte. Ce ravin est comblé au nord des défilés à travers le bois de Genivaux, et l'on ne peut nier que ce bois et le ravin ne soient un moyen de couvrir l'approche de l'agresseur, c'est-à-dire un désavantage pour la défense. Mais la position principale reste encore à une distance de 1,200 à 1,800 pas du ravin, qui même plus loin, sur la pente, est très difficile à franchir, de sorte que les avantages et les désavantages se balancent. La position n'offre pas véritablement d'appuis pour les ailes ; mais l'aile gauche était protégée par les ravins, dont le débouché se trouve dans le voisinage des forts de Metz, pendant que l'aile droite était fort éloignée des avant-postes ennemis.

La partie occupée de la position avait 12 kilomètres d'étendue. Les Français n'avaient que faiblement défendu les approches, et suivant leurs habitudes, n'avaient pas fait d'abatis. On avait creusé çà et là, sur les points principaux des trous pour les tireurs, ce qui était une exagération, à cause des abris étagés dont nous avons parlé. Dans St-Privat, les murs des maisons étaient presque à la même hauteur les uns derrière les autres, de sorte que les défenseurs des premiers étaient fusillés par ceux des derniers. Quant aux autres constructions et aux villages de la position, ils n'offraient aucune défense particulière. Amanvillers se trouve presque invisible dans un pli de terrain, Roncourt et St-Privat comptent peu de maisons, Montigny-la-Grange, la Folie, Moscou, St-Hubert et le Point-du-Jour sont des maisons isolées, des fermes.

On sait par les nombreuses relations de la bataille, que l'aile droite prussienne (1re armée) était déjà engagée dans une lutte opiniâtre près de Gravelotte, que la gauche (2me armée) continuait vers le nord

sa marche par échelons, et conversait ensuite par mouvements successifs sur la ligne de bataille.

La garde, ainsi que le 12e corps saxon, placés à l'extrême gauche, rencontrèrent à Ste-Marie-aux-Chênes une très énergique résistance et, après l'avoir vaincue, le 12e corps continua sa marche vers le nord, pendant que la garde faisait une conversion à droite et marchait entre Habonville et Ste-Marie-aux-Chênes, face et contre St-Privat.

Déjà pendant l'attaque de Ste-Marie-aux-Chênes, le commandant d'artillerie de la garde, le prince de Hohenlohe, avait réuni 84 pièces contre St-Privat et canonné la position des Français d'abord à une distance de 2 kilomètres (2,640 pas), puis à environ 2,000 pas, de la manière la plus efficace.

A 5 heures de l'après-midi, le commandant de la garde crut l'ennemi suffisamment ébranlé, pour oser tenter l'attaque sur un terrain découvert, complétement dépourvu d'abris et montant faiblement.

La 4e brigade de la garde (Kessel) s'élança la première d'Habonville en deux lignes de colonne dans la direction de St-Privat, précédée de pelotons de tirailleurs; un quart d'heure après la 1re division de la garde (Pape) sortit de Ste-Marie-aux-Chênes et dans le même ordre. Ste-Marie est à deux kilomètres, Habonville à trois environ, de la clef de la position française; les deux brigades arrivèrent ainsi, presqu'en même temps, dans la zone dangereuse du feu ennemi.

Le front d'attaque ne comptait guère plus de 2,000 pas, de sorte que les hommes étaient sur 10 rangs: ce fut certainement la formation la plus profonde qu'aient employé les Prussiens dans cette campagne. L'effet du tir eunemi fut si meurtrier à plus de 1,500 pas, que dans les brigades actives, plus de 6,000 hommes tombèrent en 10 minutes : il fallut aussitôt suspendre la marche en avant.

Ne pas se laisser rompre par la puissance terrible du feu ennemi provoquant un échec momentané, rester toujours prêt à combattre dans la main de ses clefs, pouvoir, cinq quarts d'heure après, lorsque les Saxons eurent poussé leur marche jusque sur les hauteurs de Roncourt et par un mouvement tournant furent parvenus à déborder l'aile droite française, renouveler victorieusement l'attaque, de concert avec le 9e corps placé à la droite de la garde, telles sont les marques brillantes de la bravoure et de la discipline, qui sont innées dans le corps de la garde prussienne.

La détermination rapide du commandant de la garde, qui fait cesser au vrai moment l'attaque déjà commencée, et prévient ainsi la ruine inévitable de son corps, n'est pas moins digne d'admiration.

L'attaque en ligne de colonnes en terrain découvert, malgré un succès final, fut regardée comme impossible en général, comme cause d'un sacrifice inutile d'hommes, et définitivement rejetée.

L'exemple du combat du Bourget montrera quelle autre formation pour l'attaque fut alors adoptée et appliquée avec succès par la garde elle-même. Je dois pourtant le faire précéder de quelques observations sur la manière générale d'attaquer des Prussiens.

On connaît la prédilection des Prussiens pour l'attaque concentrique. Les succès qu'elle procura toutes les fois qu'elle fut rapidement exécutée, la justifient.

Il résultait le plus souvent des marches parallèles une attaque concentrique, parce que les troupes prusso-allemandes marchent sur un front très large, pendant que rarement plus d'une division suit la même route, et parce que l'offensive normale, telle qu'elle a eu lieu dans toutes les occasions, se prenait par l'enchaînement logique suivant.

Dès que l'avant-garde avait rencontré l'ennemi, elle l'arrêtait et engageait avec lui une lutte sérieuse pour le contenir. Aussitôt, le plus d'artillerie possible était envoyé en avant, pour agir contre le front de l'ennemi, à la distance la plus rapprochée, souvent de 1,400 à 1,600 pas, pendant qu'on dirigeait l'infanterie contre une aile du corps ennemi (si la position offrait peu de front, contre les deux ailes) pour l'entourer. Les portions d'infanterie les moins bonnes restaient en réserve. Toutes les autres troupes étaient aussitôt dirigées contre l'aile ou les deux ailes, ou bien conduites derrière les troupes engagées, pour relever les réserves.

Il n'y eut dans toute la campagne qu'un cas à signaler, où un corps (le 2e corps devant Metz, le 18 août) en perça un autre dans l'attaque. A peine envoya-t-on quelques bataillons ou régiments isolés remplir l'ouverture qui s'était produite par la marche de flanc de nos troupes pour déborder l'ennemi.

Ainsi, dans l'offensive comme dans la défensive, les fronts employés par les troupes prusso-allemandes étaient extraordinairement étendus, la ligne d'attaque étant par cela même très mince et les réserves, comme je l'ai dit, très faibles.

La cavalerie pendant l'attaque restait ordinairement en réserve. Il faut cependant signaler quelques cas où elle exécuta des charges, et où elle couvrit la retraite de l'infanterie; mais son rôle pendant l'action n'en fut pas moins habituellement passif. Ce n'était pas sur un champ de bataille que la cavalerie pouvait cueillir des lauriers, mais dans la petite guerre.

La séparation en deux des divisions et corps prussiens, combinée aux deux formes fondamentales de l'offensive mentionnées plus haut, fit que le front d'attaque présentait l'aspect d'une tenaille ; deux colonnes marchaient à grandes distances l'une de l'autre pour déborder les flancs de la position, chacune cherchant à entourer l'aile ennemie de son côté, pendant que le centre ne s'étendait que comme une faible réserve, formant lien entre elles.

Un magnifique exemple d'attaque en tenaille est la bataille de Sedan. Un plus petit, mais très instructif, est le combat de Saarbruck.

La position de Saarbruck se divise en trois parties: d'abord tout près de la Saar, les hauteurs dominant la ville — séparées de la célèbre position de Spicheren par un profond entonnoir, dont la largeur est de 2,000 pas à l'ouest et de 1,000 à peine à l'est. La position de Spicheren est dessinée par une pente brusque très difficile à gravir et couverte de bois, qui appuie son flanc droit à la Saar à l'est, pendant que le gauche se replie vers Forbach, de sorte que le point où la route de Saarbruck conduit en arrière à Spicheren, représente une sorte d'éperon, qui était en partie muni de retranchements. La roideur et les arbres de la pente, d'une utilité visible et capitale pour

la défensive, sont précisément ce qui atténue le plus la valeur de la position. La défense énergique de la lisière du bois ne peut être soutenue jusqu'au bout, parce que le défenseur n'a pas de retraite sur ces talus à pic; la retraite par les hauteurs est même rendue très difficile par le bois et la roideur de l'escarpement. Il est incomparablement plus facile de pénétrer dans le bois par St-Arnual (Darlen).

La troisième position, celle des hauteurs derrière Spicheren, est la meilleure des trois, parce qu'elle a devant elle un terrain découvert au loin et montant doucement. Vers Forbach la 2e position se rencontre avec la 3e, et le point d'appui du flanc gauche est représenté par un bois épais. Mais si elle est désavantageuse pour la défensive, il est permis de l'apprécier beaucoup pour l'offensive, du côté où le flanc droit est bien appuyé à la Saar. Pendant le combat, les Français n'avaient occupé que les 2e et 3e positions.

Les 7e et 8e corps de la 1re armée et le 3e corps de la 2e armée, puis la 5e division de cavalerie, étaient le 6 août, sur les bords de la Saar, aux environs de Saarbruck. A chaque division avait été désignée une route particulière comme direction à suivre; ces routes étaient la plupart éloignées les unes des autres d'un demi-mille: ainsi les détachements d'armée marchaient sur un front étendu. Les avant-gardes des divisions, de force et de composition différentes, allaient de trois quarts de mille à un mille en avant des troupes de soutien. La cavalerie avait déjà commencé le service d'éclaireurs, et l'on connaissait assez exactement la position et les forces des Français.

Remarquons ici qu'on n'avait pas en vue d'attaquer le 6, et que le général de Kameke, commandant la 14e division, n'engagea le combat que parce que, averti du dessein des Français d'abandonner la position, il voulut les retenir, à cause des combinaisons stratégiques arrêtées d'avance.

Les Français, en effet, avaient déjà presque complétement abandonné la position de la Saar et se tenaient sur les hauteurs au sud de Spicheren et près de Forbach. Mais à l'approche de leurs adversaires, ils occupèrent de nouveau le bois de Stiering et le bord escarpé des hauteurs au nord de Spicheren.

La 14e division marcha, une brigade (la 27e) vers le pont de la ville, l'autre (la 28e) vers celui du chemin de fer, de sorte que les brigades d'infanterie se trouvèrent au moment du passage à 3,000 pas l'une de l'autre. Entre elles, quelques régiments de cavalerie et des batteries de la 5e division de cavalerie (Rhin) passaient la Saar.

L'aile droite (28e brigade), dès qu'elle eut traversé la rivière, se précipita dans le bois contre l'ennemi et, à l'abri des arbres, put se déployer. De même le Winterberg favorisa la marche de la 27e brigade; mais le régiment no 39 paraît s'être avancé trop vite et trop directement contre le mont Spicheren, à travers l'entonnoir découvert sur une largeur de 2,000 pas, et éprouva des pertes énormes. Le régiment dut-il se retirer jusqu'au Winterberg, ou s'est-il maintenu dans l'entonnoir? la question est encore peu éclaircie par les rapports. Un bataillon du 74e régiment se déploya sur le Winterberg et s'avança à la gauche du 39e; ses tirailleurs franchirent l'entonnoir et réussirent à atteindre la lisière du bois, qui, je l'ai dit, ne fut pas

partout défendue avec opiniâtreté, parce que la pente était à certains endroits si roide, qu'il était impossible aux défenseurs de la lisière du bois de la gravir sous le feu ennemi, en battant en retraite. Les deux autres bataillons restèrent au Winterberg; une marche directe n'était pas possible.

Cependant l'artillerie divisionnaire de la 14e division et 2 batteries de la division de cavalerie no 5 étaient parvenues au Galgenberg et canonnaient particulièrement la partie du mont Spicheren qui s'avance en forme d'éperon, et sur laquelle un mauvais chemin monte en tournant vers Spicheren, à une distance de moins de 2,000 pas. La cavalerie se tenait derrière, couverte par le Galgenberg.

A 3 heures de l'après-midi, le combat s'était complétement arrêté. Les Français n'entreprenaient rien, parce qu'ils s'occupaient de rallier leurs troupes, et les Prussiens étaient dans une situation assez critique, attendant des renforts et se bornant à présenter le combat.

Le général de Göben, commandant le 8e corps, arriva enfin sur le champ de bataille avec le 40e régiment et le dirigea aussitôt vers l'aile gauche; il reconnut que le seul point attaquable de la position était l'endroit où l'entonnoir se rétrécit et où les hauteurs s'aplatissant, étendent leurs ramifications boisées vers St-Arnual jusqu'à la Saar.

Mais le 40e régiment ne suffisait pas pour atteindre le vrai point d'attaque; aussi envoya-t-on également à l'aile gauche la brigade Döring, du 3e corps, dès son arrivée, à 3 heures et demie, afin d'entourer dans la direction de St-Arnual la position ennemie.

Cette brigade dut remonter fortement à gauche, ce qui amena un vide entre elle et le 40e régiment. Une attaque de la 27e brigade resta sans résultat, et les tirailleurs du 40e régiment réussirent seuls à se fortifier sur la lisière inférieure du bois qui couvrait la pente.

Pendant ce temps arrivait le 12e régiment (10e brigade, 5e division, 3e corps), qui garnissait l'ouverture entre le 40e et la brigade Döring. Deux bataillons de ce régiment franchirent avec la plus grande bravoure l'entonnoir, large dans cet endroit d'environ mille pas, et amenèrent avec des pertes énormes non-seulement leurs tirailleurs, mais encore quelques pelotons serrés dans l'angle mort, qui était formé par la brusque déclivité de la hauteur appelée la Montagne rouge (Rothenberg). C'est un point déboisé de la ligne des hauteurs, qui finit rapidement vers le nord entre le Brenn-d'Or et St-Arnual. Les Français l'avaient garni de trous, d'où ils criblaient les assaillants de projectiles.

La prise de ces hauteurs par le 12e régiment est ce que l'on entend vulgairement par l'assaut du mont Spicheren.

Si héroïque qu'ait été cet assaut qu'il faut considérer comme une preuve de l'intelligence des troupes, on ne doit pourtant pas lui attribuer l'honneur d'avoir décidé du sort de la journée, qui appartient évidemment à l'attaque de la brigade Döring contre l'extrême droite des Français. La pointe de la brigade perçait à travers les bois sur le plateau de Spicheren, au moment même où les soldats du 12e s'emparaient des trous des tirailleurs.

Malgré le succès de l'aile gauche prussienne, on ne put cependant pas déloger les Français de la saillie de l'éperon et les repousser sur

la route de Spicheren : il fallut amener deux batteries sur la gauche, pour forcer l'ennemi à évacuer complétement les bords du plateau. Ici se produisit le fait curieux d'une batterie à cheval traversant des sentiers à travers bois, que le chef d'un détachement de cavaliers avait regardés comme trop roides pour ses chevaux.

Il faut remarquer la vitesse et l'habileté avec lesquelles la position gagnée par les Prussiens sur le bord du plateau, le long de l'étroite lisière du bois, fut occupée par l'infanterie et renforcée par l'artillerie, de sorte que tous les retours offensifs des Français pour reprendre le plateau de Spicheren, restèrent complétement sans résultat.

Du côté des Prussiens, on se contenta d'occuper fortement avec l'aile gauche la position gagnée, pendant qu'on pressait activement la marche de l'aile droite.

Pendant ce temps, 6 bataillons frais de la 5e division (3e corps) étaient arrivés. On en forma tout d'abord un soutien placé au centre. Le défaut de réserve aurait pu devenir dangereux.

Les hauteurs prises, sans lui laisser le temps de respirer, on envoya la réserve à l'aile droite, partie à gauche dans la direction du Brenn-d'Or, partie, après que la gauche ennemie eut été tournée, dans la direction de Stiering. Elle entra en ligne avec une efficacité et un succès tels que les Français furent refoulés vers Forbach et le Kreutzberg. Vers 8 heures du soir, la 13e division (7e corps) arriva de Rockershauser, près de Forbach et fit encore une attaque contre la position faiblement occupée par les Français. Cette démonstration, qui menaçait leur principale ligne de communication, mit le plus grand trouble dans leurs rangs.

Si je suis entré dans les détails du combat de Saarbruck, c'est qu'il est un bon exemple de la tactique de l'infanterie prussienne, et que je voulais aller au-devant d'une opinion maintes fois répandue, que la position des Français près de Saarbruck avait été enlevée par une charge hardie à la baïonnette. Tout ce que l'on peut dire, c'est que des nombreuses attaques, menées par les Prussiens avec une bravoure extraordinaire, une seule réussit, et encore ce succès fût-il dû au mouvement tournant préparé de bonne heure.

(A suivre.)

BIBLIOGRAPHIE.

Les journaux militaires français.

Les publications militaires, qui, en France, avaient en grande partie cessé de paraître pendant la guerre, commencent maintenant à renaître. Comme preuve de ce fait, on peut citer le programme que le *Moniteur de l'armée* adresse à ses lecteurs, dans les nos 36 et 37. Le *Moniteur de l'armée*, comme il le dit lui-même, a été obligé à la suite des événements qui pendant un an ont bouleversé la France, de se restreindre à la publication des actes officiels. Il va continuer sans doute à vouer tous ses soins à la reproduction de ces documents auxquels les officiers attachent avec raison une grande importance ; mais, de plus, il se propose à l'avenir de traiter les questions les plus variées qui intéressent l'armée : tout ce qui se passe au point de vue militaire en France, tout ce qui a trait aux armées étrangères doit y être commenté et étudié. Ses rédacteurs s'efforceront de traiter les questions techniques sous une forme intelligible à tous, sans, pour cela, porter